

L'HEURE DE LA SORTIE

de Sébastien Marnier

PRIX
JEAN RENOIR
DES LYCÉENS

2018-2019





Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé dans le cadre du prix Jean Renoir des lycéens 2018-2019, attribué par un jury de lycéens à un film choisi parmi sept films présélectionnés par un comité de pilotage national, composé de représentants de la Dgesco (Direction générale de l'enseignement scolaire), de l'inspection générale de l'Éducation nationale, du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée) et de la Fédération nationale des cinémas français.

Le prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale, en partenariat avec le CNC, la Fédération nationale des cinémas français et avec le soutien des Ceméa, de Réseau Canopé, des *Cahiers du cinéma*, de *Positif* et de *Phosphore*.

eduscol.education.fr/pjrl

L'Heure de la sortie

Réalisation : Sébastien Marnier

Distribution : Haut et Court

Production : Avenue B Productions – 2L Production

Avec : Laurent Lafitte, Emmanuelle Bercot, Pascal Greggory...

Genre : thriller

Nationalité : France

Durée : 1h 43

Sortie : le 9 janvier 2019

Directeur de publication

Jean-Marie Panazol

Directeur artistique

Samuel Baluret

Chef de projet

Éric Rostand

Auteur du dossier

Philippe Leclercq

Chargée de suivi éditorial

Anne-Sophie Carpentier

Iconographe

Adeline Riou

Mise en pages

Catherine Challot

Conception graphique

DES SIGNES studio Muchir et Desclouds

Photographies

de couverture et intérieur

© Laurent Champoussin

sauf p. 6 et 7 © Haut et Court

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2018

[établissement public à caractère administratif]

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex



© Haut et Court

Entrée en matière

POUR COMMENCER

Né en 1979 aux Lilas (Seine-Saint-Denis), Sébastien Marnier étudie les arts appliqués à Montreuil, puis à Amiens, avant de revenir à Paris pour y apprendre le cinéma. Au terme de sa licence obtenue à l'université de Vincennes, il participe en 2002 au montage de quelques courts métrages pornographiques anonymes tournés à l'aube du cinématographe (années 1900 à 1930), et réunis sous le titre évocateur *Polissons et galipettes*.

La même année, il réalise un premier court métrage, *Le Grand Avoir*, suivi du *Beau Jacques* en 2003, tous deux coécrits avec Élise Griffon (également à l'œuvre pour le script de *L'Heure de la sortie*).

Marnier enchaîne ensuite divers boulots d'appoint, tout en continuant à écrire des scénarios (qu'il ne tourne pas) et des romans (*Mimi* en 2011 ; *Quatre* et *Une vie de petits fours* en 2013). Cette période contrastée lui inspire bientôt la conception d'un blog humoristique qu'il intitule *Salaire net et monde de brutes*. Coécrit et dessiné par sa fidèle complice Élise Griffon, le « cybercarnet » connaît un tel succès qu'il est ensuite décliné en bande dessinée (2013), puis en mini-série d'animation pour Arte (2016).

En 2015, ce touche-à-tout créatif (un temps également journaliste de mode pour une chaîne du câble) compose un spectacle de music-hall, puis se lance (enfin) dans la réalisation de son premier long métrage, *Irréprochable*. Le film, succès inattendu de l'été 2016, narre le retour chez elle d'une jeune femme instable qui, après avoir tenté sa chance à Paris, fait tout pour récupérer l'emploi qu'elle occupait auparavant. La satire est féroce, et l'on devine aisément la somme de souvenirs personnels et de fantasmes amusés (de vengeance) qui ont présidé à l'élaboration de cette histoire de victime de la crise, transformée en être pervers et implacable. L'actrice Marina Foïs y incarne un personnage glaçant d'ambiguïté horrifique, qui accompagne le basculement du film de la chronique sociale vers le thriller psychologique. Marnier se montre, pour sa part, habile à faire planer la tension et le lourd malaise d'un possible crime. On songe ici à Claude Chabrol, maître de l'étrange et du mystère sous l'apparente normalité de la vie de province.

SYNOPSIS

Nommé au prestigieux collège Saint-Joseph suite au suicide d'un professeur de français, Pierre Hoffman est d'emblée confronté à la défiance de six élèves surdoués d'une classe de troisième. D'abord inquiet, l'enseignant est peu à peu intrigué par la méfiance hostile qui entoure le groupe. C'est alors qu'il découvre l'existence de dangereuses pratiques et d'un funeste projet, motivé par un profond dégoût des hommes destructeurs de la planète.

FORTUNE DU FILM

L'Heure de la sortie a été retenu en sélection parallèle (Sconfini) lors de la 75^e Mostra de Venise en septembre 2018. Chaudement applaudi par les festivaliers, le film a fait l'objet d'une sortie nationale de quelque 120 copies.

Zoom



Un groupe de préadolescents et un adulte. Les six EIP (enfants intellectuellement précoces¹) de la 3^e 1 et leur professeur de lettres, M. Pierre Hoffman. C'est l'été. Les vacances. Il fait chaud (comme d'habitude...). Tous sont venus se rafraîchir à l'eau d'un lac des environs, et sont par conséquent à demi dévêtus, prêts à la baignade.

En dépit du moment propice à la détente, *a fortiori* délivré du souci des examens, aucun des jeunes gens réunis ici ne sourit. Au contraire. À l'image de leur enseignant situé à leurs côtés, le visage grave, le sourcil relevé, et le regard noir dirigé vers la droite du cadre, à l'opposé du leur, unanimement orienté vers la gauche. Et vers un point fixe situé hors champ, qui les absorbe, les abstrait de l'image.

La perpendicularité de leurs corps (par rapport à l'axe), et de leurs regards tournés ailleurs, dans le lointain inquiet, n'est pas tant la marque d'une opposition ou d'une soustraction qu'une invitation à « détourner » notre propre regard, à changer précisément d'axe, à en réorienter la direction pour voir autrement. Comme eux. Mieux. Mais quoi (notons que cette image de la fin du film illustre son affiche promotionnelle) ?

Le regard unanime et têtue du groupe de jeunes ados, d'une fixité lourdement réprobatrice, est à voir comme une injonction à la vigilance (que le regard de l'adulte semble avoir pris en charge), un cri de terreur muet face à la catastrophe qui, longtemps annoncée, est enfin là, bien réelle, devant leurs

¹ À lire sur le sujet : <http://actualites.ecoledeslettres.fr/education/linvasion-de-zebres-dans-les-ecoles-du-xxie-siecle/#comment-149925>

yeux médusés. Une catastrophe écologique vers quoi la fiction n'a cessé de tendre et que leur regard arrêté nous incite à regarder *en face*...

Littéralement visionnaire, leur regard d'enfants intellectuellement précoces impose un sens, et fait sens.

Ce grand corps juvénile à six têtes, perçu par tous comme monstrueux car d'une humanité différente, porteuse d'un autre point de vue, est une vigie qui alerte et donne le cap. La rigidité de son œil et la raideur de ses membres sont l'expression de la radicalité de son mouvement, l'expression sévère du procès fait à leurs aînés égoïstes et irresponsables. Des adultes plus prompts à se payer de mots, d'intentions ou de gestes tièdes que d'actes courageux et décisifs.

La placidité des traits des six jeunes adolescents est enfin l'aveu d'une absolue désolation, d'une sidération navrée devant la destruction du monde (l'explosion d'une centrale nucléaire en contrechamp de leur regard) maintes fois dénoncée mais jamais entendue.

Cependant, si cette image métaphorise parfaitement la trajectoire du récit par la circulation des regards dans l'espace du cadre (l'adulte regarde ailleurs, à l'opposé du sens indiqué par ses élèves), elle ne s'accorde guère à la fin du film dont elle est extraite. Car, c'est précisément à ce dernier instant tragique de la narration que les regards du professeur et de ses élèves convergent enfin dans la même direction. Pierre, qui les a suivis, espionnés, et qui est resté longtemps sourd à leur discours apocalyptique (mais heureusement pas aveugle à leur projet macabre), fait à son tour corps avec eux, et partage là le même point de vue. Face à la catastrophe humanitaire qui s'annonce, il accepte de prendre la main d'Apolline, solidaire de leur terreur, et les yeux agrandis comme eux dans un tardif effroi.

Carnet de création

L'Heure de la sortie est la libre adaptation du premier roman homonyme de Christophe Dufossé (2002). Quand Sébastien Marnier en achève la lecture il y a une douzaine d'années, il est convaincu de détenir là « la promesse d'un film très fort² ». Il pose aussitôt une option sur les droits du livre et en rédige un premier script. Le temps passe. Il se tourne vers la littérature, puis réalise *Irréprochable*. Quand sa productrice Caroline Bonmarchand lui suggère alors de reprendre son projet, l'époque n'est plus la même. Les préoccupations (des jeunes) ont changé. Le grand défi climatique du siècle occupe désormais les esprits. Il lui faut donc réécrire son scénario, en prenant soin de l'inscrire dans la modernité.

De fait, le nihilisme des élèves de 4^e du roman n'est plus l'expression de la nostalgie d'une enfance (presque) disparue et de la peur (ou du rejet) du monde adulte, il se cristallise maintenant dans un discours écologique, certes très sombre, mais en phase avec l'urgence de la situation actuelle. « La réalité s'est durcie, soupire le cinéaste, et le regard des enfants sur le futur aussi. [Leur] génération me semble plus consciente du monde dans lequel elle vit³. »

² Dossier de presse du film.

³ *Ibid.*



De même, le groupe des six élèves est redéfini, surdéterminé, frappé d'une singularité qui les place à bonne hauteur intellectuelle de leur professeur. Leur parole d'enfants précoces en fait, par conséquent, des adversaires crédibles, doués d'une maturité à même de disqualifier la légèreté irresponsable des adultes.

La supériorité glaçante du jeune groupe d'adolescents n'est pas seulement le point d'équilibre de la dramaturgie, il devient le moteur d'une tension qui fait suspense, et qui offre au discours écologique d'être pris en charge par le registre anxiogène du thriller psychologique, situé entre le registre fantastique du *Village des damnés* (Wolf Rilla, 1960) et le climat oppressif du *Rubanc blanc* (Michael Haneke, 2009). « C'est en faisant ce pas de côté, souligne Marnier, que je me sens à ma place pour parler des sujets sociétaux et politiques qui me tiennent à cœur⁴. »

L'univers mental et familial de Pierre (Laurent Lafitte) se trouve progressivement contaminé par l'étrange, l'opacité, la peur qui émanent du groupe des six. Ses angoisses sont alors relayées par les décors et une mise en scène déréaliste qui le harcèlent progressivement. « Néanmoins, précise le réalisateur, il ne fallait pas se contenter de quelques manifestations plus ou moins hallucinatoires : c'est le corps du film dans sa totalité qui devait être régi par l'angoisse. Cela s'est joué au cadre d'abord : les plans sont souvent fixes, au cordeau, et lorsqu'il y a un mouvement de caméra, celui-ci est insidieux, presque imperceptible – par ailleurs, je rappelais toujours à mon chef opérateur, Romain Carcanade, qu'il fallait que la caméra soit étrangement basse comme dans la plupart des films de Carpenter et des *slashers movies* de mon adolescence (*Massacre à la tronçonneuse* en particulier). Nous avons également utilisé une série d'objectifs anamorphiques pour donner au *Scope* cette distorsion si particulière⁵. »

Enfin, situé en milieu scolaire, *L'Heure de la sortie* aborde divers sujets, à commencer par le rapport adultes-adolescents, et comment ces deux mondes se côtoient sans toujours parvenir à se comprendre. Notamment parce que « les ados rendent leur monde impénétrable⁶ ». La distance qui sépare les jeunes des adultes a ainsi été travaillée, y compris physiquement, durant le tournage. « La mise en scène devait dresser un mur entre Pierre et le groupe des six, explique Marnier. Je n'ai pas voulu que Laurent Lafitte rencontre les jeunes acteurs avant le premier jour du tournage. Je savais que cela allait créer, des deux côtés, une forme de méfiance, mais aussi une forme d'électricité et de tension naturelle. Laurent a même refusé de déjeuner avec eux pendant deux semaines : il était important pour nous de raréfier les interactions, d'éviter les connivences afin de conserver un certain inconfort dans les rapports⁷. »

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.



Parti pris

« Le discours sociologique qui décrit cette jeunesse dorée se considérant comme une génération sacrifiée, et le plan de fin qui annonce qu'il vaut mieux être ensemble pour faire face au drame écologique, restent deux piliers qui font que ce mélange de genres globalement maîtrisé reste avant tout un véritable film d'auteur. » (Julien Dugois, www.avoir-alire.com/l-etrange-festival-l-heure-de-la-sortie-la-critique-du-film).

Matière à débat

UN CLIMAT OPPRESSANT

L'Heure de la sortie est d'abord une affaire de climat. Météorologique, psychologique, dramatique. En ouverture, et au bruit des stridulations de la bande-son, un zoom scrute le ciel, s'approche lentement du soleil dont il semble vouloir comprendre l'augure. Le plan se gorge de sa lumière éclatante et instille d'emblée un malaise qui ne va cesser de peser sur la dramaturgie. Le soleil brille plein cadre, brûle, proche de faire fondre l'image : un soleil noir, annonciateur de catastrophe et de fin du monde. La scène qui suit ce plan initial est précisément une fin, celle du suicide d'un professeur, qui en mourant fait naître la fiction et son mystère.

Entre ce soleil de plomb et la mort de l'enseignant qui « plombe » l'orée du récit, il y a corrélation, fondatrice des intentions du cinéaste. Quelque chose ici rend fou, fait pression, pèse sur les destins, ronge les esprits, dérègle la raison. Le climat constamment lourd (on transpire beaucoup et souvent dans *L'Heure de la sortie*), emblématique du désordre écologique que condamnent les six élèves de la 3^e 1, est à la fois la cause et la conséquence de l'atmosphère suffocante que ceux-ci diffusent autour d'eux. Sa touffeur anormale, qu'accompagne souvent une puissante lumière, est l'expression de leur froide colère, du combat impitoyable qu'ils mènent avec eux-mêmes et sans les autres (camarades de classe, élèves du lycée, professeurs).

SUICIDE CONTRE GÂCHIS

Les rites de passage, propres à l'adolescence, sont ici détournés de leurs enjeux traditionnels. Les jeux dangereux auxquels se livrent les six jeunes ados (épreuve du vide, coups, étouffement, noyade) n'ont plus pour simple objet l'expérience des limites du corps et de la mort, ils apparaissent bientôt comme un apprentissage macabre (crépusculaire) et quasi militaire (groupusculaire) face à ce qui leur apparaît comme un vaste suicide collectif. Chaque épreuve physique qu'ils s'infligent est une étape sur un chemin qui les conduit inéluctablement, et en pleine conscience, vers la mort.

Le monde, selon eux, court à sa perte. Ils la déplorent, la dénoncent, et l'acceptent en s'y préparant petit à petit. Dans leur coin. Car, loin de faire de leur colère une lutte active et ouverte contre les adultes qu'ils accusent des maux de la planète (et que compilent leurs DVD enfouis sous terre), ils la retournent contre eux-mêmes et s'enferment dans une démarche mortifère (mortifiante) et vaine.

Ces six jeunes adolescents, unis par un long compagnonnage scolaire et des qualités qui les éloignent des autres, s'entourent d'un mur de mépris et s'excluent une deuxième fois du groupe. À l'inverse des adolescents vengeurs de *La Nuit des enfants rois* (Bernard Lenteric, 1981), ils ne dirigent pas leur supériorité intellectuelle contre les autres ; ils préfèrent devenir par leur suicide les victimes expiatoires du grand gâchis planétaire.

Leur lucidité intellectuelle ne les engage pas, elle les pousse au rejet, au désespoir, qui est un retrait. Adeptes du secret, ils esquivent toute indiscretion (les questions de Pierre), cultivent le mystère et adoptent le comportement des sociétés obscures (sectarisme des chefs, Apolline et Dimitri). Leur mépris n'est frondeur qu'en apparence ; il est une défense, destinée à dissimuler leur sombre projet.

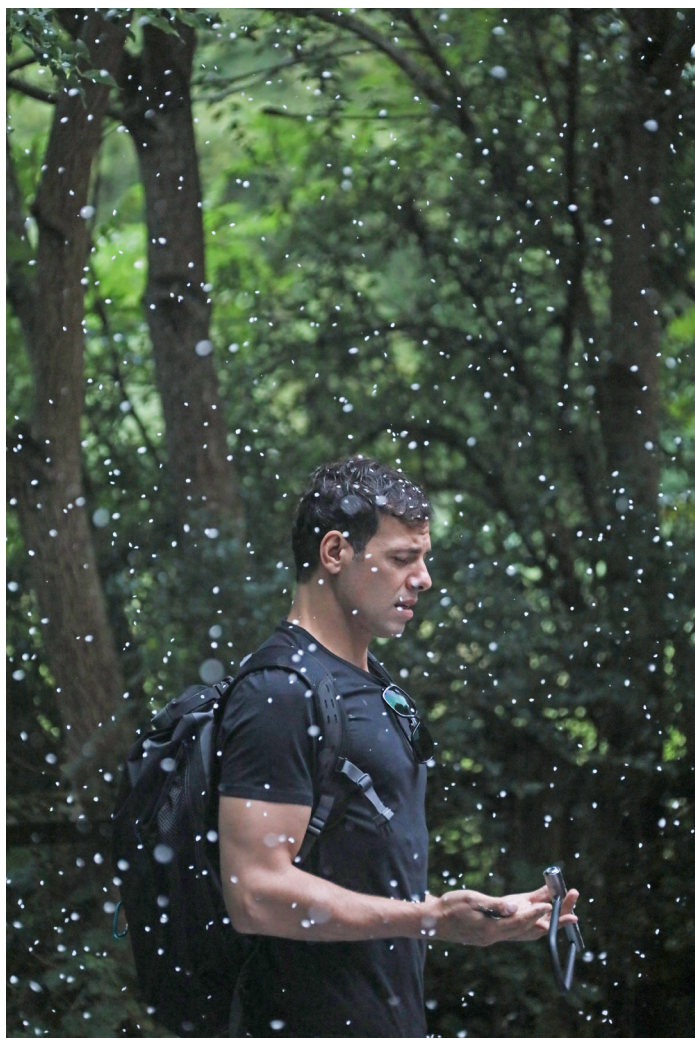


Leur colère rentrée, amère et sourde, ne trouve qu'un seul moyen (inconscient) de s'exprimer ouvertement, sinon de s'apaiser. Les deux longues séquences de chant (répétition et fête de fin d'année), comme un exutoire que leur offre leur professeure de musique, leur redonnent le sourire et le plaisir de se retrouver tous ensemble, de communier dans une musique euphorisante et les scansions libératoires des chansons, vibrants appels à la liberté et à l'amour, de la rock star Patti Smith.

FAUSSES PISTES

Le regard de l'enseignant de français adressé au soleil et aux nuques de ses élèves (coupables d'une responsabilité à endosser?), suivi de son suicide par défenestration, sont d'emblée suspects. La froide défiance des élèves de la classe d'EIP à l'égard du professeur remplaçant renforce les soupçons. L'élitisme serait-il en question? Le défunt professeur aurait-il capitulé face à l'orgueil du groupe des six, élèves aux prétentions scolaires par trop tyranniques?

Quoi qu'il en soit, un rapport de forces, qui tourne vite à l'avantage des élèves, s'établit entre Pierre et ces derniers. Le nouveau professeur (« plus ZEP qu'EIP ») n'a pas les codes. Plongé dans un milieu inconnu et hostile, il voit son autorité lui échapper dès son premier cours. Contesté sinon rappelé à l'ordre selon un rapport inversé prof-élèves (le programme scolaire, la cigarette écrasée, l'alerte attentat), il est pris dans un engrenage (principe du thriller) qu'il ne contrôle pas. Les six donneurs de leçons exercent sur lui un pouvoir d'attraction qui l'égare peu à peu (comme son prédécesseur dont il



suivrait la trajectoire ?). Ses repères disparaissent comme son ordinateur. Ses rêves comme le réel (les coups de téléphone anonymes, la pierre jetée chez lui, le regard inquisiteur des six) finissent par le persécuter et font de lui une victime prise au piège de sa propre fascination. Le professeur, par ailleurs occupé au travail d'une thèse sur Franz Kafka, voit des cafards partout. Délire paranoïaque ou réalité ?

Le scénario de *L'Heure de la sortie* est bâti sur un enchaînement de questions ouvrant sur de fausses pistes, destinées à dérouter la perspicacité de l'apprenti-enquêteur (les coups de fil anonymes sont finalement donnés par une secrétaire esseulée, les traces de coups sur le visage de Brice ne sont pas le fait des autres élèves du lycée). L'énigme du film prospère sur le compte des six élèves manipulateurs, forts d'un silence terrifiant et d'une connivence de comploteurs. Pierre, et le spectateur qui est placé au même niveau que le protagoniste, se retrouvent à spéculer sur la responsabilité des six dans le suicide de l'enseignant et l'étrange mystère qui caractérise leurs faits et gestes, dont la clef ne sera donnée qu'à la toute fin du film.

FABLE ÉCOLOGIQUE

L'Heure de la sortie est une fable écologique dont le poids du discours est pris en charge par un suspense de genre. Son titre évoque l'idée d'un rendez-vous, soumis au compte à rebours (sortie scolaire et du nucléaire, suicide, destruction de la planète). Sa fiction débute et se clôt sur une fin mortelle, une chute brutale qui ne laisse que du vide, une suite de plans désolés en guise d'épilogue funèbre sur des lieux familiers désertés de ses habitants, victimes de leur passivité destructrice.

Marnier appuie son dispositif sur les codes propres au thriller psychologique dont il prend le contre-pied avec une efficacité redoutable, créatrice de malaise. Sa mise en scène prend notamment appui sur une bande-son subtilement angoissante, le jeu robotique des jeunes comédiens et des cadrages d'une rigueur chirurgicale.

Tout ce qui doit rassurer inquiète. Les élèves modèles apparaissent comme des monstres d'arrogance, le soleil n'annonce rien de bon, la campagne n'a l'air paisible qu'en apparence. Une autre réalité – fantastique – semble devoir se cacher derrière l'existence ordinaire.

Le comportement impassible des élèves, leur (auto-)exclusion du groupe, la maîtrise de leur parole et de leurs émotions ainsi que la (prudente) déférence de l'administration à leur égard font d'eux des êtres à part, hors norme, en partie déshumanisés. Or, c'est précisément ceux-là que l'on soupçonne de culpabilité qui sont les premières victimes de l'irresponsabilité des hommes.

Envoi

Le Village des damnés de Wolf Rilla (1960 ; remake de John Carpenter en 1995). Après avoir été mystérieusement frappée d'endormissement, une tranquille bourgade donne naissance à des enfants supérieurement intelligents. À la longue, les anges blonds se révèlent de véritables diables, dotés de pouvoirs surnaturels poussant les adultes qui résistent à leur tyrannie au suicide... Un chef-d'œuvre du fantastique, matrice fictionnelle et esthétique de *L'Heure de la sortie*.